



Cahiers de l'IREF – Collection Agora – Numéro 7

Féminismes et luttes contre l'homophobie: de l'apprentissage à la subversion des codes

Article 1: « **Présentation: Féminismes et luttes contre l'homophobie: de l'apprentissage à la subversion des codes** »

Chamberland, Line et Caroline Désy.

Mots clefs : 2000-2010; 2010+; amitiés; amour; arts; contemporain; désir; droit; études féministes; XXe siècle.

Pour citer cet article

Chamberland, Line et Caroline Désy, 2016, « Présentation: Féminismes et luttes contre l'homophobie: de l'apprentissage à la subversion des codes », dans Chamberland, Line, Caroline Désy et Lori Saint-Martin (dir.), *Féminismes et luttes contre l'homophobie: de l'apprentissage à la subversion des codes*, Cahier de l'IREF no 7, p. 1-5. En ligne sur PréfiX, <https://revues.uqam.ca/prefix/cahiers-iref/feminismes-et-luttes-contre-lhomophobie-de-lapprentissage-a-la-subversion-des-codes/>.

ISSN 3110-9489

ISBN: 978-2-922045-47-5

Ce travail est sous une licence [CC BY-NC-ND 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Féminismes et luttes contre l'homophobie : de l'apprentissage à la subversion des codes

*Line Chamberland
Caroline Désy*

En 1903, à Berlin, Anna Rueling appelait le mouvement homosexuel et le mouvement des femmes à s'entraider puisque tous deux luttèrent pour la liberté et l'autodétermination individuelle. Plus d'un siècle plus tard, quelles convergences peut-on observer entre féminismes et luttes contre l'homophobie ? Sur le plan de la pensée, quels rapprochements contemporains peut-on établir entre le champ des études féministes et celui de la diversité sexuelle et de genre ? Comment s'articule l'intersection entre ces deux systèmes de différenciation hiérarchique que sont le sexisme et l'hétérosexisme ? Quels théories et concepts y circulent de manière transversale, et avec quelles redéfinitions ?

Ces questions ont guidé l'organisation du colloque « Féminismes et luttes contre l'homophobie : zones de convergence » tenu dans le cadre du congrès de l'ACFAS 2014 à l'Université Concordia, Montréal, le 16 mai 2014.

La réflexion a aussi tenu compte du concept central de genre, défini tantôt comme système de domination des hommes sur les femmes, tantôt comme identité ou expression de soi. Nous souhaitons également donner une tribune pour présenter des études empiriques montrant l'imbrication des processus de (re)production des normes de genre et de celles établissant la supériorité de l'hétérosexualité, de même que nous voulions savoir comment les luttes féministes pour déconstruire les stéréotypes de genre et les interventions contre l'homophobie s'arriment, ou non, sur le terrain. D'autres questions nous menaient à ce thème : assiste-t-on à une vague féministe qui intègre la diversité sexuelle ? La réciproque existe-t-elle du côté de la militance anti-homophobie (ou anti-LGBT-phobies) ? Sur le plan historique et sur celui des luttes, la lesbophobie présente dans la société et dans les groupes de femmes constitue-t-elle une donnée incontournable ou un ressort important de réflexion ? On n'a qu'à penser à l'imaginaire lesbophobe nourrissant les idées reçues sur les féministes comme leur décalage d'avec les normes esthétiques dominantes, leur comportement masculin, ou la violence « virile » de leurs protestations. Le colloque voulait stimuler les échanges autour de ces questions.

Tout en se constituant le plus souvent comme des champs spécifiques de recherche dans les cadres universitaires institutionnels, les études féministes et les études sur la diversité sexuelle et de genre se sont mutuellement alimentées sur le plan théorique. Alors que le dialogue entre les deux n'a pas toujours été exempt de tension, on voit aujourd'hui émerger des préoccupations communes. Ainsi d'un côté, la réflexion

sur l'entrecroisement des systèmes d'oppression et des luttes contre les diverses discriminations sociales occupe une place centrale dans les théories féministes contemporaines. De l'autre, le domaine des études gaies s'est élargi pour englober la diversité des orientations sexuelles (gai, lesbienne, bisexuel-le, dénominations auxquelles s'ajoutent désormais de nouvelles identités telles que pansexuel-le ou asexuel-le) et la pluralité des genres (transexuel-le, transgenre, *genderqueer*, etc.) – une transformation que résume bien sa désignation anglaise de *queer studies*. Dans les deux cas, on assiste à une pluralisation du sujet et à sa complexification par la prise en compte des rapports sociaux autres que ceux définissant chacun des deux champs à l'origine (sexe/genre et sexualité). Les emprunts conceptuels sont de plus en plus nombreux, ce qui occasionne également des déplacements et glissements sémantiques. Des rapprochements sont observables aussi sur le terrain des luttes sociales. Des alliances se sont nouées autour de certains enjeux (p. ex. la défense de droits comme l'accès au mariage pour tous) et de certains terrains d'intervention (p. ex. à l'école ou en milieu de travail, où la non-conformité aux normes de genre est source de stigmatisation et de discrimination). De plus, certaines formes d'activisme des nouvelles générations militantes incarnent une volonté de lier ces luttes dans les mobilisations collectives, plutôt que de prioriser l'une aux dépens de l'autre. Bref, ces convergences théoriques et politiques méritent une attention particulière.

La haine à deux têtes

Pour l'historienne Christine Bard, une convergence majeure entre féminisme et mouvement LGBT est celle d'avoir un ennemi commun : des adversaires qui se révèlent à la fois anti-féministes et lesbophobes/homophobes. Avant d'en décliner des exemples, Bard s'attarde sur les mots – anti-féminisme, lesbophobie, homophobie – pour en explorer les spécificités, mieux discerner leurs effets propres et conjugués lorsque l'un est instrumentalisé au service de l'autre. Ainsi en va-t-il du discours lesbophobe servant à dénigrer le féminisme et de la lesbophobie antiféministe ! L'exercice prévient les raccourcis, les biais, les omissions qui pourraient découler d'une assimilation trop rapide d'un terme à l'autre : les combats (politiques, culturels) ne peuvent pas être confondus, les rapprochements se font sur la base d'alliances toujours potentiellement conflictuelles, tant au sein des mouvements de lutte qu'entre eux. L'analyse historique doit donc les positionner les uns à l'égard des autres, autant dans leurs solidarités que dans leurs oppositions ou leur ignorance réciproque, ainsi que dans l'hostilité qu'ils déclenchent et qui mutualise parfois leurs résistances en tant que cible des mêmes adversaires. Bard poursuit en relatant des illustrations de cette « haine à deux têtes » depuis la fin du XIX^e siècle, tout en les contextualisant dans le cadre des luttes historiques en France, à travers les différentes vagues féministes, jusqu'à la récente opposition au « mariage pour tous », qui cristallise une virulente campagne anti-féministe et lgbt-phobe contre la soi-disant théorie du genre. Enfin, Bard décortique la rhétorique de ce discours de haine pour en relever les constantes ainsi que les convergences antiféministes et lesbophobes/homophobes : disqualification des militants-es, dénigrement des moyens d'action, accusation de communautarisme, allégation de prosélytisme auprès des enfants, reproche d'attiser la guerre des sexes et de dénaturiser la complémentarité hommes-femmes, au risque de ruiner l'ordre social... sans compter l'injection de racisme et de xénophobie. S'il importe de considérer sérieusement ces discours de haine et la façon dont ils s'attisent mutuellement, le fait d'avoir un ennemi commun ne suffit pas pour fonder les alliances, conclut Bard, s'il n'y a pas aussi reconnaissance des différences qui sont sources potentielles de division à l'intérieur de et entre les mouvements féministes et LGBT.

À la suite du texte de Christine Bard, présenté à l'origine comme conférence d'ouverture au colloque, les contributions ont été regroupées autour de trois thèmes qui sont autant de sections : Apprentissage des codes et socialisation ; Une solidarité à l'épreuve de la place publique ; Subversion des codes.

Apprentissage des codes et socialisation

La première section regroupe trois textes qui, chacun à leur manière, mettent en lumière le renforcement mutuel des normes de genre et de celles concernant la sexualité, apprises et intériorisées lors des processus de socialisation.

Janik Bastien Charlebois interroge la portée des épithètes péjoratives – telles que «gai», «tapette» – adressées aux garçons et aux hommes dont les comportements dérogent aux normes de la masculinité. À partir de ses propres travaux empiriques auprès de garçons adolescents, elle constate que ces termes sont sémantiquement associés à la faiblesse, aux comportements féminins, aux hommes gais et à la stupidité, et que leur usage social concourt à l'affirmation de la supériorité masculine, aux dépens des femmes et des hommes non hétérosexuels. L'auteure se livre également à une critique rigoureuse des thèses qui analysent les échanges de telles insultes entre pairs adolescents comme de simples mécanismes régulateurs du genre participant à la construction d'une masculinité normative, tout en niant ou en sous-estimant leurs implications homophobes et sexistes.

Les réflexions d'Amélie Charbonneau et Olivier Vallerand sur les pratiques d'intervention du GRIS-Montréal corroborent l'impossibilité concrète de délier expression de genre et homosexualité. S'appuyant à la fois sur les réactions des jeunes et des enseignants-es lors de témoignages livrés par des gais, lesbiennes, et bisexuels-les de tous âges devant des classes et sur une étude menée par l'organisme, les auteurs-es observent l'étroite imbrication des représentations du genre et de l'homosexualité : parmi les stéréotypes auxquels sont confrontés les intervenants-es, ceux qui assimilent l'homosexualité à une «inversion de genre» ressortent comme les plus fréquents chez les jeunes rencontrés, les plus tenaces et les plus déterminants sur le plan des attitudes homonégatives. D'où le défi de contrer les préjugés homophobes et rendre l'homosexualité plus acceptable sans pour autant renforcer les constructions normatives et sexistes du genre en projetant l'image rassurante d'un gai masculin, d'une lesbienne féminine, à l'exclusion de toute autre.

Christelle Lebreton s'intéresse à la formation identitaire des adolescentes lesbiennes à partir d'une perspective théorique articulant féminisme matérialiste et socialisation différentielle des sexes. L'occultation de l'homosexualité en milieu scolaire, et plus encore celle du lesbianisme, ainsi que les différentes formes de victimisation des filles qui ne se plient pas aux attentes normatives font partie du réseau de contraintes à l'hétérosexualité qui pèsent sur ces adolescentes. Mais la socialisation n'est pas qu'un processus coercitif. La pression hétéronormative qui complique, voire entrave, le processus identitaire des jeunes lesbiennes, résulte également de la socialisation aux exigences normatives de la féminité à travers les relations avec les pairs. L'apprentissage d'une culture de la féminité centrée sur la séduction des garçons et l'impératif de s'engager dans la romance hétérosexuelle font apparaître l'hétérosexualité comme seul modèle d'identification et principale source de gratification sociale ou de popularité parmi les filles.

Une solidarité à l'épreuve de la place publique

Contrairement à la précédente qui relevait des convergences, cette section met en relief les écarts, tensions et dissensions, passées et actuelles, au sein de et entre les champs féministes et LGBT/queer, sur les plans politique et théorique. Seul le premier texte fait exception.

S'inspirant des théories féministes, notamment des travaux de Judith Butler sur la performativité du langage, Étienne Deshoulières propose une réflexion approfondie sur les dispositifs visant à pénaliser l'injure homophobe tout en respectant la liberté d'expression, et cela, dans le contexte de la législation française et européenne. Selon sa perspective, la répression des injures homophobes s'avère centrale dans la lutte contre l'homophobie, parce que celles-ci en constituent la manifestation la plus courante selon les rapports de l'organisme français SOS-Homophobie et parce qu'elles réaffirment constamment l'infériorité de l'homosexualité. À ses yeux, ce combat est d'emblée féministe puisque cette forme de stigmatisation homophobe

reproduit la classification et la hiérarchisation des traits masculins et féminins, et concourt ainsi à l'infériorisation des femmes.

À partir de son ancrage comme thérapeute, activiste et chercheure, Rosine Horincq se montre peu optimiste quant aux possibilités de définir des zones de convergence entre luttes féministes et luttes LGBT/queer dans le contexte belge actuel. Elle identifie de nombreux obstacles à des alliances à l'intérieur de et entre ces deux mouvements : désaccords de fond sur des principes organisationnels, tels que la non-mixité hommes-femmes, ou autour des revendications politiques comme la gestation pour autrui ; sexisme et domination masculine, y compris dans les groupes LGBT/queer ; dilution des enjeux concernant les rapports sociaux de sexe et effacement de l'oppression des femmes lesbiennes et bi ; négation de certains acquis du féminisme tels que la critique de l'institution du mariage. Au-delà du discours de convenance sur l'intersectionnalité, est-il possible d'articuler les luttes des unes et des autres ? Le dialogue est-il même possible entre les approches queer et féministe ? L'auteure en doute.

Nathalie Ricard s'interroge elle aussi sur la solidarité envers les femmes « allosexuelles » (lesbiennes, bi, trans) qui cherchent refuge au Canada. S'appuyant sur une démarche ethnographique auprès d'organismes d'accueil des réfugiés-es LGBTQ, elle formule divers constats concernant les difficultés accrues pour ces femmes de quitter leur pays, en raison des charges familiales ou des exigences onéreuses des passeurs, de faire valoir leurs motifs de demande de refuge auprès des autorités canadiennes à cause d'une moins solide documentation concernant la répression du lesbianisme, par rapport à celle de l'homosexualité masculine, dans leurs pays d'origine. Pourtant, les femmes qu'elle a interviewées ont été exposées à diverses violences en tant qu'allosexuelles mais aussi en tant que femmes. Tout en jugeant l'approche intersectionnelle heuristique pour comprendre leur situation, Ricard constate une relative absence du féminisme, de la lesbophobie et de la biphobie dans les discours des réfugiés-es LGBTQ.

Tout en retraçant l'émergence des oppositions entre les courants queer et féministe radical aux États-Unis, notamment la division, au sein des mouvements féministe et lesbianiste féministe, entre les camps pro-sexe et anti-sexe dans les années 1980, Bruno Laprade plaide en faveur d'un rapprochement théorique qui se fonderait sur une approche matérialiste queer. Certes, les tensions autour de l'enjeu de la reconnaissance du « sujet politique légitime du féminisme » sont inévitables, comme le montre l'histoire des querelles des dernières décennies. Mais plutôt que de s'enliser dans des polarisations réductrices, une telle approche offrirait une voie et des outils pour surmonter les clivages épistémologiques et théoriques entre les perspectives matérialistes et post-modernes. Laprade en illustre la potentialité en se référant à des travaux récents sur la pornographie et sur le BDSM en France et aux États-Unis.

Subversion des codes

Les textes de cette dernière section se penchent sur des pratiques de création et de réception d'œuvres photographiques, graphiques et littéraires lesbiennes qui déstructurent et déstabilisent les représentations hétéropatriarcales.

Comment représenter visuellement la sexualité lesbienne dans une culture où le regard masculin (hétérosexuel et objectivant) est hégémonique ? Doit-on se résigner à ne pas le faire pour éviter toute récupération potentielle, au risque de perpétuer l'occultation du lesbianisme ou de priver le sujet lesbien de sa dimension sexuelle ? Sabrina Maiorano analyse finement deux œuvres photographiques, créées par les artistes lesbiennes Catherine Opie et Tejal Shah, qui représentent le désir lesbien tout en bousculant les schèmes de la féminité et de la sexualité hétéronormative. Par leur puissance visuelle, dont elle décortique les ressorts, par leur caractère extrême assumé, ces deux œuvres, conclut-elle, montrent la diversité au sein des cultures lesbiennes tout en contribuant significativement à l'histoire de l'art féministe et lesbien.

Après avoir passé en revue les rares études sur les représentations médiatiques des lesbiennes dans les dernières décennies, Dominique Bourque en déduit que celles-ci sont tantôt rendues conformes aux canons de la féminité, délestées de tout signe repérable qui les démarqueraient des modèles féminins, « délesbianisées », tantôt masculinisées, et conséquemment, marginalisées et dotées d'un statut social inférieur, lorsqu'elles résistent aux normes du régime hétérosexuel. Bourque qualifie ces représentations de « lesbicides », plutôt que lesbophobes, puisqu'elles participent à l'oblitération des lesbiennes, au même titre que d'autres mécanismes symboliques et matériels tels l'occultation du lesbianisme et le viol punitif. Dans un second temps, Bourque présente trois œuvres graphiques dont le fil narratif, d'inspiration autobiographique, donne à voir les affronts que subissent les lesbiennes, mais également leurs ressources (présence d'autres lesbiennes) et leurs résistances individuelles et collectives.

Dans son plaidoyer pour un imaginaire lesbophile, Isabelle Boisclair, après s'être positionnée comme « littéraire, hétérosexuelle et alliée », soutient que la lecture d'œuvres lesbiennes et de récits avec des personnages lesbiens est indispensable pour secouer les schèmes hétéronormatifs. Reprenant le concept de De Lauretis, Boisclair assimile la littérature à une technologie du genre, tout comme le cinéma et les autres productions culturelles, ayant le pouvoir de relayer ou de transformer les modèles identitaires de genre. Qu'il s'agisse de se mettre dans la peau de personnages « hétérodoxes », pour s'en rapprocher et les désengager ainsi de leur altérité, ou de se mettre à l'écoute des écrivaines lesbiennes, pour s'exposer à un autre point de vue, la démarche décentre, secoue, dénoue les liens imposés entre sexe/genre/désir, renouvelle l'imaginaire et par là, la représentation des possibles.

Les textes rassemblés dans ce cahier, offerts par des chercheurs-es émergents-es et d'expérience, issus de plusieurs disciplines, proposent de stimulantes réflexions sur les convergences et divergences entre luttes féministes et luttes contre l'homophobie, sans évidemment épuiser un si vaste questionnement. Ainsi, on n'y retrouve pas d'analyse empirique des rapprochements et tensions entre ces deux mouvements sociaux dans le contexte québécois contemporain, ni de discussions théoriques autour de concepts litigieux, tels celui de genre, dont les fondements épistémologiques se décalent selon que son usage s'insère dans une perspective féministe ou dans les revendications de droits individuels pour les personnes trans. Néanmoins, ces écrits ouvrent le dialogue et en réaffirment la possibilité, y compris lorsqu'ils nomment les hiatus entre ces deux champs. Nous espérons que la publication de ce cahier suscitera un désir de poursuivre cette conversation.